

L'OUEST CANADIEN.

Vol. 1.

EDMONTON, JEUDI 8 DECEMBRE, 1898.

No. 43.

NOTES GENERALES SUR LES RESSOURCES DU NORD-OUEST.

Soyons Prudents.

(Suite.)
L'EAU.

Le Nord-Ouest est arrosé par la grande Rivière Saskatchewan, dont les deux branches, parties des flancs des Montagnes Rocheuses, coulent de l'ouest à l'est, sur une distance de plus de 500 milles. Un peu à l'est de Prince Albert, ces deux rivières réunissent leurs eaux pour aller les déverser à 500 milles plus loin dans le grand Lac Winnipeg.

Ces deux branches de la Saskatchewan en traversant parallèlement tout le Nord-Ouest, sont alimentées par une foule de petites rivières; on y rencontre aussi plusieurs lacs d'une étendue considérable de petits ruisseaux qui fournissent aux colons, toute l'année, une eau douce, pure et abondante. L'eau des puits est bonne; On en trouve en creusant à une profondeur moyenne de 15 à 25 pieds; dans certains puits l'eau est aussi douce que l'eau du St. Laurent; dans d'autres endroits elle est un peu dure, mais toujours bonne à boire, à laver et à cuire les aliments.

La rivière Esturgeon qui sert de décharge au Grand Lac, traverse le village de St. Albert, et va se jeter, à 18 milles plus bas, dans la rivière Saskatchewan, fournissant dans son cours plusieurs bon puits d'eau.

LE CLIMAT.

Le climat du Nord-Ouest ne mérite pas la triste réputation qu'on lui fait. On ne trouvera nulle part un pays plus salubre: les maladies épidémiques y sont absolument inconnues. En été, le soleil brille à travers une atmosphère pure, limpide, vivifiante; on ne voit pas de ces variations subites de l'extrême chaleur au froid pluvieux. Les nuits sont toujours fraîches. Le printemps commence avec le mois de mars. Les semences se font en avril et en mai. Le peu de neige de l'hiver est bientôt fondue et ne donne jamais assez d'eau pour faire déborder les rivières; par contre, la terre gèle à une grande profondeur, et au printemps dégelant doucement, graduellement, elle fournit, pendant longtemps, l'humidité nécessaire à la végétation. Les récoltes se font en août et en septembre, les battages en octobre. L'automne est la plus belle saison de l'année au Nord-Ouest; tous les jours une température égale, sereine; le ciel est rarement couvert. Les jours sont extrêmement longs; au mois de juillet, à dix heures du soir, on peut lire son journal à la lumière du jour. La neige tombe vers le milieu de décembre pour disparaître avec le mois de mars. Dans l'hiver 1892, nous n'avons pu nous servir de traîneaux qu'au 26 janvier; il tombe en moyenne 12 à 15 pouces de neige; les chemins sont toujours beaux. En hiver, le thermomètre tombe plus bas que dans la Province de Québec, mais c'est un fait reconnu qu'on est moins incommodé au Nord-Ouest, par une température de 40 degrés qu'on ne l'est à Montréal par un froid de 20 degrés.

Depuis que des colons canadiens sont établis à Edmonton et à St. Albert, nous pouvons affirmer que jamais aucun d'eux n'a été empêché par le froid de faire ses voyages, d'aller au bois, ou de vaquer à ses occupations.

LE FOIN NATUREL

Le foin est le produit le plus abondant du Nord-Ouest; le colon n'a qu'à mettre la faucouche dans la prairie pour faire sa provision de foin. Ce foin est composé de jargeot d'herbe plate, de foin bleu, de préle, de pois de lentille, de rosiers sauvages.

Ce foin est très nutritif, les animaux le mangent bien.

Les prairies artificielles réussissent très bien, mais leur foin (mil et tréfle) n'est pas beaucoup demandé; le gouvernement met en réserve certains lots situés sur le bord des lacs ou le long des rivières, dans des endroits bas, pour fournir aux colons nécessaires, à raison d'un droit de dix centimes, le foin qu'ils n'ont pas trouvé sur leurs terres.

Le foin naturel se vend cinq à six dollars, la tonne.

(A suivre.)

XX.

Extraits d'une Lettre de Mgr. Langevin au Congrès de Colonisation.

Archevêché de St Boniface, Man.,
le 15 novembre 1898,

A M. le docteur Brissou, agent général de la Société de Colonisation et de repatriement.

Mon cher docteur,

Vous m'avez fait un immense plaisir et un grand honneur en m'invitant à assister au Congrès de Colonisation qui doit être tenu à Montréal le 22 courant, et je vous en remercie beaucoup.

Comme évêque et comme Canadien-français, je ne puis être indifférent à ce qui se fait dans notre chère patrie canadienne pour l'extension de la foi catholique et l'expansion de notre nationalité. Il faudrait que toutes les forces vives de la nation fussent ralliées autour de votre société de colonisation comme autour d'un drapeau, car il s'agit d'assurer notre avenir national, et la religion y est tout particulièrement concernée et intéressée. Pour ne parler que du Manitoba et aussi du grand Nord-Ouest, où deux autres provinces se formeront bientôt, il serait à désirer que tous les catholiques et surtout nos compatriotes fussent amenés à bien comprendre que jamais moment n'a été mieux choisi pour nous envoyer des colons sérieux. Le sol qui est très fertile coûte encore peu de chose, et l'on peut en acquérir aisément une grande quantité. Il y a encore beaucoup de lots gratuits ou "homestead" concédés par le gouvernement. Je ne crains pas d'affirmer qu'en général, tout travailleur sérieux et économe est certain de réussir dans nos régions où la culture est plus facile et le marché excellent. Seulement les extravagances, les débauches et la nonchalance n'enrichissent pas plus au Manitoba que tous d'autres lieux.

Des flots de population étrangère nous envahissent de toutes parts, et bien que nos groupes canadiens soient déjà trop organisés et trop compactes pour "être sérieusement entimés" ou déracinés, néanmoins, il nous faut du renfort pour mieux résister, progresser plus vite, dilater nos tentes, et rendre la position à jamais imprenable dans les vallées fertiles de la Rivière Rouge et de l'Assiniboine, aussi bien que sur les bords de la Saskatchewan, à Edmonton et à Prince Albert.

Nous ne voulons pas certes, dépeupler la chère province de Québec! Ce serait bien mal comprendre nos meilleurs intérêts et payer d'ingratitude cette province-mère, à laquelle nous devons tout ce que nous sommes, au double point de vue religieux et national, car c'est elle qui nous a envoyés nos premiers législateurs, nos premiers évêques, beaucoup de nos premiers missionnaires, presque tous nos prêtres séculiers et la plupart de nos bons colons.

Cependant il me semble que, sans être infidèle à Québec, chaque homme influent, chaque chef de paroisse, devrait se faire un devoir de diriger vers nos prairies, ceux de nos compatriotes qui veulent absolument quitter Québec pour des pays étrangers, aussi bien que ceux qui désirent se procurer à meilleur marché de grandes étendues de terre pour y établir leurs enfants, ou enfin ceux qui ont goûté à la vie des villes, qui reviennent des Etats-Unis et qui désirent une culture plus facile que celle d'une terre couverte de bois touffu—en bois debout.

Même j'ose dire que c'est l'intérêt vital de la province de Québec de ne pas se concentrer en elle-même et de ne pas s'isoler; puisque sa représentation à la chambre des communes devant être toujours la même, elle aura besoin un jour de trouver dans une autre province, un point d'appui nécessaire; ce sera la récompense de sa générosité, aux jours de sa plus grande force d'expansion; et ce serait vraiment méconnaître un devoir, que de rester même indifférent à notre appel: "Au secours", à l'heure critique de notre histoire!

ADOLPH, O. M. I.,

Archevêque de St Boniface.

DIGNITE DU CULTIVATEUR.

"Pour moi rien n'est au-dessus du cultivateur: Je salue avec respect, sur le seuil de leurs demeures, ces braves familles qui vivent au sein de la belle et honnête nature, dans la pure atmosphère des champs, plus près de Dieu que nous. Pour un de leurs jours sereins et laborieux, je donnerais un mois de nos vaines agitations.

"Enseignons aussi à nos fils, s'ils sont nés au milieu des champs, qu'un brevet de médecin, d'avocat ou de notaire ne les élève pas. Qu'ils soient fiers de recueillir la succession paternelle et qu'ils n'avilissent pas, en la méprisant, une profession qui n'a pas de supériorité.

"Instruisons-nous, si nous voulons, et sachons, en la relevant, faire de l'agriculture, l'aristocratie de notre peuple.

"C'est d'elle, aussi bien que nous vient, ce que nous avons de meilleur. C'est des réserves de nos campagnes, du sein de leurs familles patriarcales que surgissent constamment les hommes qui font l'honneur de notre pays.

MME DANDURAND.

Agence canadienne à Washington.

Les journaux de Washington demandent au Canada d'établir un commissariat dans le capitale américaine afin que les affaires des deux pays soient désormais plus étudiées et mieux suivies.

Le Canada, disent ces journaux, gagnera énormément à avoir un représentant à Washington, où pense et vit la grande opinion américaine, où 150 correspondants distribuent de la plume à la presse des deux mondes, où sont groupées les ambassades et les légations, enfin où un commissaire canadien tiendrait soigneusement les hommes politiques de toute nuance au courant des choses de notre pays et pourrait se renseigner à point sur les choses de notre pays et des Etats-Unis.

Cette question de l'établissement d'un commissariat a déjà, croyons-nous, préoccupé l'attention de M. Laurier et de ses collègues et reviendra peut-être sur le tapis.—La Patrie

Le Chronicle, de Québec, fait remarquer que la province de Québec occupe un rang fort enviable dans le Dominion au point de vue de la sobriété. Les chiffres officiels indiquent qu'il y a moins de condamnations devant les tribunaux pour ivresse dans notre province que dans les provinces de Manitoba, Colombie Anglaise, Nouvelle Ecosse, Nouveau Brunswick et Ile du Prince Edouard. Ce qui prouve, que si la province de Québec a voté contre la prohibition, ce n'est pas par amour excessif du whisky.

LE ST. NICHOLAS.

Sommaire du No. 51—17 Nov 1898.

Envers et contre tout (Pierre de Chateau).—Qu'est-ce que le bonheur, poëme (Louis du Plain).—San Tappin (Cap Danrit).—Une leçon d'histoire (Cello).—Boîte aux lettres.—Tirelire aux devinettes.

Illustration par Mandick, Paul de Séman Paul Morwar et c.

Envoi franco d'un numéro spécimen sur demande par lettre affranchie. Librairie Ch. Delagrave 15, rue d'Angoulême, Paris et chez tous les libraires. Abonnement: six mois 10 fr.; un an 18 fr.

PRIS A TEMPS

Pris à temps, le Baume Rhumal évite toutes les complications qui suivent ou accompagnent les désordres causés par le froid dans les poumons, les bronches et la gorge. Prix, 25c la bouteille. Dans tous les pharmacies.

En gros chez The Martin, Bole & Wynne Co. Wholesale Druggists, Winnipeg. Détail chez Larue & Picard.

TROUVE HERRANT sur mon terrain, "cayuse" gris estampé indéchirable. JULIEN SAVARD, Stony Plain.

LA BANQUE JACQUES CARTIER.

Capital payé 500,000
Surplus 100,000
Bureau-Chef Montréal.

DIRECTEURS:

Hon. Alph. Desjardins, Président;
A. S. Hamelin, Vice-Président; Dumont Lavolette, G. N. Ducharme, L. J. O. Beauchemin.

Tancrède Bienvenu, Gérant-Général
E. G. St. Jean, Inspecteur

SUCCOURSALE D'EDMONTON.

Intérêt accordé sur dépôt.
Traités achetés et vendus.
Or amalgamé acheté.
Transaction d'affaires de Banque.

J. E. LAURENCELLE,
Gérant.

MERCHANTS BANK OF CANADA.

Capital payé 50,000,000
Réserve 2,000,000
Bureau-Chef Montréal.

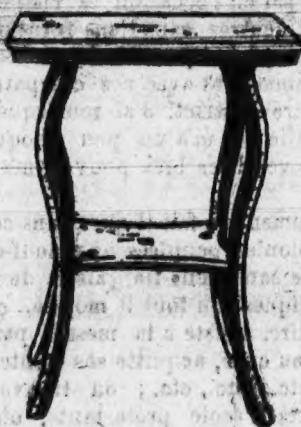
Andrew Allan, George Hague,
Président, Gérant-Général.
Thomas Fyfe,
Gérant-Général Conjoint.

SUCCOURSALE D'EDMONTON.

Intérêt accordé sur dépôt.
Traités achetés et vendus.
Transaction d'affaires de Banque.
Bureau—Bâtisse du "Bulletin".
J. S. WILLMOTT, Gérant.

J. T. Blowey.

Acheter des meubles est un plaisir lorsque l'on sait avoir la meilleure valeur pour son argent. En voici un exemple:



Cette table de centre, faite de bois dur antique, 24x24, rayon inférieur, 14x14, valeur \$3.00, not: à prix \$2.00.

Notre assortiment est si considérable que vous avez le meilleur choix pour chaque article de meubles, soit de prix très-bas, soit pour des articles artistiques d'ébénisterie à des prix défiant toute compétition.

J. T. Blowey

MAGASIN DE MODES ET DE NOUVEAUTES.

Chapeaux d'Automne en Feutre, Etc.

Nous recommandons à nos clients les Corsets D. N. A. pour Dames et Enfants.

Une visite vous paiera de votre trouble.

DLLE CHARBONNEAU,
Ci-devant de Montréal.

A battoir

ET
Salaisons d'Alberta.

Capacité 250 porcs par jour.

Marchand de toutes sortes de

Viandes Fraîches et Salées.

EN GROS ET EN DETAIL

Spécialité: Provisions pour les Mineurs.

Salaison et Réfrigérateur, Edmonton.

Bureau et Magasin—Avenue Jasper
Edmonton.

C. GALLAGHER.



Ceci représente la manière du "bon vieux temps" de guérir un rhume; mais c'est si incommode et ne s'applique qu'en dernier ressort. Il y a une autre manière qui est plus commode et tout-à-fait effective, nous voulons parler du

"ANODYNE EXPECTORANT."

Depuis un demi-siècle il a combattu les rhumes et le public l'emploi avec faveur. Nous vous conseillons d'y penser lorsque le rhume vous atteindra.

Manufacturé par
G. H. GRAYDON,
EDMONTON, ALBERTA.

ST. ALBERT

GRAND COMPTOIR

DU

Nord-Ouest

Grand Magasin General.

EN GROS ET EN DETAIL.

Consignations Enormes, de Nouvelles Importations.

Variété Infinie de Nouvelles Marchandises à PRIX NOUVEAUX.

Marchandises Seches, Habillements, Chapeaux et Casquettes, Chaussures et Souliers

Gants et Mitaines, Capots en Fourrure, Casques

Mitaines, Habits de dessous, Drap, Etoffes, Drap à Robe.

Outils de Charpentier, Pelles, Fics, Fourches, Valises et Malles, Ferblanterie, Fleur, --- Bacon,

Couvertures, Pardessus, Harnais, Sellerie, Vaisselle, Ferronnerie, Vitres, Mastie, Corde de toute sorte,

Petrole, Huile à Moulin, Poëles pour campements, Medecines Patentées, Epicerie de Choix,

Ligne speciale de thes magnifiques,

Epicerie, Conserves en Boites, Confiserie.

De fait un assortiment des plus complets de Marchandises Générales. Faites nous une visite, vous aurez la pleine valeur de votre argent.

VENTE AU COMPTANT.

Nous achetons comptant et nous bénéficions d'un escompte considérable, et à notre tour nous en faisons bénéficier le public:

H. W. McKenney,
ST. ALBERT, - - Alberta.

L'OUEST CANADIEN.

Journal Hebdomadaire, organe de la Société de la Colonisation d'Edmonton, Alberta.

Publié par
"La Cie. d'Imprimerie Canadienne d'Edmonton."

Abonnement: \$1.00 par année, payable d'avance.

Petites annonces: 5 lignes et moins, trois insertions, \$1.00, ou 10c la ligne la 1ère insertion et 5c les suivantes.

Annances permanentes, conditions sur application au journal.

N.B.—Toute communication ou remise d'argent devra être adressée à "L'Ouest Canadien, Edmonton."

Alberta, T. N. O.
FREDERIC VILLENEUVE.
Directeur.

EDMONTON, 8 Décembre, 1898.

EST vs. OUEST.

Ces deux mots, à la tête d'un article, sont de nature à créer l'impression qu'il s'agit des intérêts de l'Orient contre l'Occident dans le monde entier ou pour le moins des intérêts de l'Est contre les intérêts de l'Ouest du Canada. Eh bien, détrompez-vous, lecteurs, il s'agit simplement de la partie Est et de la partie Ouest de notre bonne petite ville d'Edmonton, (population 2,500 à 3,000).

Dans ce temps d'élections municipales, de votation de règlements, etc., il est excessivement curieux de pouvoir remarquer l'orientation des esprits et les différentes solutions que l'on donne dans ce bon public aux questions qui touchent de si près au progrès de la ville d'Edmonton.

On est disposé à croire tout d'abord que les hommes les mieux qualifiés sous le rapport de l'intelligence, des aptitudes commerciales, du désintéressement, de la position financière, etc., devraient être choisis et élus comme conseillers municipaux de préférence à des hommes ne possédant pas ces qualités au même degré. Eh bien, non, ce n'est pas cela; parce que M. X. demeure à 200 verges à l'ouest de M. Z. celui-ci devra être élu sans égard aux mérites particuliers de ces deux messieurs.

C'est un système absurde, ridicule même, s'il n'était en même temps préjudiciable aux meilleurs intérêts de la ville d'Edmonton. Ce qu'il faut à une ville pour progresser, pour grandir, c'est l'union de tous les hommes de bonne volonté, de toutes les intelligences et nous souhaitons ardemment, pour le plus grand bien d'Edmonton, voir arriver le jour où les citoyens de l'Est se joindront à ceux de l'Ouest pour travailler de concert pour le progrès et l'agrandissement de la métropole future des Territoires.

Reponses a Notre Correspondant "Curieux" de la Semaine Dernière.

La première question que nous pose notre correspondant "Curieux" est à l'effet de savoir si M. Oliver a reçu du gouvernement une réponse à la demande qu'il faisait, un jour, en chambre à propos des exemptions de taxes des terres du Pacifique Canadien.

La réponse que M. Oliver a reçue dans le temps fut que le gouvernement avait pris cette question "en sérieuse considération". Et voilà. Nous doutons fort que l'électorat des Territoires soit satisfait de cette réponse diplomatique, et le parti libéral, après avoir dénoncé pendant si longtemps les conservateurs et leur générosité envers la puissante compagnie du C. P. R., ne devrait pas aujourd'hui tomber dans l'erreur de ses prédécesseurs et perpétuer le tort et le dommage causés à ce pays par ces exemptions de taxes. Pourquoi ne fait-on pas courir le délai d'exemption du jour où la compagnie a choisi ses terres au lieu d'attendre que ses patentes soient émises, ce qui n'a lieu que lors de la vente de ces terres? C'est le moyen le plus pratique pour le gouvernement de favoriser la colonisation dans l'Ouest, car la compagnie C. P. R., en voyant arriver le moment où elle devra payer des taxes, s'empressera de vendre à n'importe quel prix pour se débarrasser de ses terres. Que le gouvernement agisse sans crainte, sans délai, il aura le public pour lui.

À la deuxième question la réponse est plus épineuse. Nous ne connaissons pas les causes du délai apporté à la construction et mise en place de la superstructure du pont. Nos informations particulières vont à dire cependant que le retard ne se prolongera pas et qu'avant longtemps les

deux rives de la Saskatchewan seront en communication. Le gouvernement Laurier a l'avantage de se rendre très populaire dans tout notre district en terminant, aussitôt que possible, ces travaux que les conservateurs nous avaient si longtemps promis et toujours négligés de faire. Il est donc à espérer que nos gouvernants d'Ottawa ne voudront pas perdre le fruit des travaux déjà accomplis et que nous verrons dans un avenir très-rapproché la fin de ces travaux si importants pour notre ville et notre district.

Quant à la troisième question, qui a rapport aux argentés déquies pour amener dans notre pays les Galiciens, Doubouriskis, etc., il nous est impossible de croire que les autorités du département d'immigration soient convaincus qu'il est préférable d'amener ici, à grands frais, ces immigrants que les pays Européens versent à pleins bords sur l'Amérique, et probablement parcequ'ils ne sont pas les meilleurs éléments de leurs pays respectifs. Pourquoi ne pas dépenser ces sommes énormes à nous donner de braves colons anglais, français, allemands, etc., gens qui peuvent aider immédiatement au progrès du pays et seront dès maintenant des citoyens ayant conscience de leur dignité et comprenant parfaitement les droits et les obligations du sujet britannique.

Quant aux montants votés par les Communes pour favoriser ce genre d'immigration aux Canada, nous sommes d'opinion que cet argent serait bien mieux employé à faire venir ici des gens civilisés et que c'est toujours une mauvaise politique de préférer la "quantité" à la qualité. Sans doute, M. Sifton veut pouvoir se vanter en 1901, lors du recensement, d'avoir augmenté la population du Canada de quelques milliers de citoyens, mais il fait fausse route, et sans connaître les sommes énormes employées à favoriser cette immigration, il est évident pour nous que c'est de l'argent jeté à l'eau et qui ne rapportera pas à notre pays un bénéfice proportionné.

Nous comptons que notre correspondant "Curieux" sera satisfait de ces réponses.

CORRESPONDANCES.

M. le Rédacteur de L'OUEST CANADIEN,

Durant la dernière campagne électorale j'ai eu l'occasion de visiter plusieurs centres canadiens-français et j'en ai profité pour venir en contact plus immédiat avec nos compatriotes de notre district. J'ai remarqué une anomalie qui m'a un peu choqué et que je voudrais bien pouvoir m'expliquer.

Comment se fait-il que dans certaines colonies, peuplées aux neuf-dixièmes de canadiens-français et de métis catholiques, où tout le monde, ça va sans dire, assiste à la messe, paie sa dime au curé, acquitte ses rentes de banc etc., etc.; on trouve des districts d'école protestants, où des maîtres protestants font la classe aux enfants catholiques, et où il ne s'enseigne pas un seul mot de français.

J'ai pensé à m'expliquer ce "non sens" lorsque je saisis que la loi scolaire des Territoires, 10 permet aux catholiques d'avoir leurs écoles séparées; 30. autorise l'enseignement d'un cours primaire français.

La loi n'est-elle pas connue, en refuse-t-on délibérément de profiter du peu qu'elle nous accorde?

Remarque, M. le rédacteur, que je ne parle pas d'un cas isolé, mais d'une chose qui paraît se généraliser dans le pays, au nord comme au sud d'Edmonton on voit des écoles protestantes où il pourrait y avoir des écoles catholiques.

ALFRED.

Mon cher Editeur,

J'habite votre beau pays depuis quelques semaines seulement et déjà, je l'avoue, je me sens fortement épris de ses avantages et des chances de réussite qu'y trouverait un bon colon agriculteur. J'ai beaucoup voyagé, j'ai visité bien des endroits pour essayer de m'établir et je ne pense pas qu'on puisse trouver, nulle part ailleurs, un sol plus riche, un climat plus sain, des chemins plus beaux, un marché meilleur pour tous les produits et surtout une population plus sympathique. J'aime beaucoup votre Alberta et avant longtemps, je serai moi-même citoyen Albertain.

Ma famille est encore dans la province de Québec, j'ai l'intention de la faire venir au printemps prochain; mais, monsieur l'Editeur, n'y aurait-il pas moyen d'obtenir du gouvernement ou de la Cie du Canadien Pacifique, des conditions plus acceptables et plus en rapport avec nos moyens. Les prix de passage sont exorbitants, pour une famille qui doit acheter sept ou huit billets, à part le fret sur les articles de ménage et autres dépenses. J'ai connu une famille, arrivée ce printemps, qui a payé au-delà de trois cents piastres aux compagnies de chemins de fer pour venir des Etats de l'Est à Edmonton; elle était compo-

sée du père, de la mère et de huit enfants. Or cette somme représentait le travail de toute la famille pendant dix-huit mois.

Si l'on veut peupler un pays, si l'on prétend attirer ici une population nombreuse, qu'on sache bien que ce ne sont pas les riches qui laisseront leurs belles fermes d'en bas pour venir ici, casser la prairie; ceux-là on les verra venir durant les beaux mois de l'été, dans des excursions spéciales. Ce sont plutôt les pauvres, les pères de nombreuses familles, qui n'ont pas de ferme ou qui n'en ont qu'une déjà épuisée par une culture de plusieurs années. C'est le petit habitant, incapable d'établir ses enfants dans son voisinage et qui préfère partir avec eux, que de les voir s'éparpiller aux quatre coins des Etats; voilà la classe de colons qui viennent ici, voilà ceux qui réussissent, voilà ceux que le gouvernement devrait aider.

Pourquoi n'y aurait-il pas un prix spécial pour le colon de bonne foi qui vient au Manitoba ou au Nord-Ouest prendre une terre dans la prairie? Serait-il injuste d'accorder à ce brave pionnier un privilège sur le touriste, qui promène son ennui, ou le voyageur qui vient ici seulement dans le but de gagner un peu d'argent et qui s'en retourne après la saison du travail? Le gouvernement, comme le Canadien Pacifique, y trouverait son profit; et d'abord, les canadiens-français sont aussi bons agriculteurs que les Galiciens, les Mennonites, les Doubouriskis, etc., qu'on a fait venir à si grands frais des vieux pays; ils sont aussi honnêtes, laborieux, intelligents, fidèles, anjots de Sa Majesté, que tous ces immigrants qui nous arrivent de partout et que M. Sifton trouve bon de nous envoyer.

Et la compagnie du Pacifique Canadien qui, entre nous, n'est pas une société de bienfaisance, verrait son trafic augmenter rapidement, c'est le débit qui fait le profit, dit-on; eh bien; ce ne serait plus 20 ni 35 ni 50, mais ce serait par centaines qu'accourraient ici ces bonnes familles canadiennes-françaises pour prendre les terres incultes et compléter vos paroisses si bien commencées. Elles nous arriveraient des Etats-Unis de l'Est, de l'Ouest, d'Ontario et même de Québec; car on a beau s'agiter, prêcher, écrire, tenir des congrès, etc., il y aura toujours des gens qui ne sauront jamais se contenter des terres tel qu'on peut leur en obtenir dans les Laurentides, le Lac St. Jean, le Métapédic, ou même le fameux Témiscamingue.

Ce n'est pas assez, M. l'Editeur, de nous dire ces choses à l'oreille, il faudrait pouvoir le crier assez haut pour être entendu dans les sphères gouvernementales. Si L'Ouest Canadien avait la voix assez aigüe pour éveiller l'attention de l'honorable ministre de l'Intérieur et le ton assez harmonieux pour l'intéresser à votre projet, il aurait l'occasion de rendre un immense service à une foule de familles qui sont empêchées de se rendre dans l'Ouest, par les prix élevés du transport.

Si M. Sifton refuse de se rendre à l'évidence, et bien qu'il nous dise carrément que tous les argentés votés pour l'immigration doivent être employés à faire venir des étrangers. Qu'il affiche sur la porte de son bureau:

"No friend need apply."

TANCRÈDE.

Nominations du Maire et des Conseillers Municipaux.

MAYOR.

W. S. Edmiston, proposé par K A McLeod, A Taylor, Jas Ross, C. Gallagher, J A McDougall, J H Picard.

CONSEIL.

J H Picard par H C Wilson et J T Blowey.

A Brown, par W McKay et C F Strang.

A E Jackson par R Vance et J Kelly.

K A McLeod par C F Strang et T G Latchings.

N White par S Larue et H H Robertson.

Jas Ross par A E Jackson et H Goodridge.

R Record par S Larue et T P Cairney.

K W McKenzie par J B Little et D R Fraser.

R Hockley par Jas Ross et W T Henry.

T Houston par J A McDougall et A H Goodwin.

J D Clarke par J C F Brown et D McNamara.

P Heiminek par R Vance et L Kelly.

Comme on le voit ce n'est pas le nombre d'aspirants qui fait défaut. "Beaucoup d'appelés, peu d'élus."

EUDORE VOYER, Agent pour "The Singer Manufacturing Co., 2 pour Orgues et Pianos.

NOUVELLES MARCHANDISES

Nous avons reçu une grande quantité de Marchandises Nouvelles pour l'automne et l'hiver, et nous invitons le public de venir voir notre assortiment avant d'acheter ailleurs.

Nos Specialites

Dans lesquelles nous défions toute compétition tant qu'au prix et l'assortiment sont:

Etoffes à Robes et à Manteaux

Chapeaux pour Dames et Enfants.

MANTEAUX ET COLLERETTES

de tous les grandeurs et goûts

Grand assortiment de Chaussures pour hommes, Femmes et Enfants,

HABILLEMENTS ET PARDESSUS

Faits pour hommes et Enfants, ainsi que Camisoles et Caleçons. Chemises, Casques en Fourrure et en drap, etc., etc.

Assortiment Complet d'Epicerie, Etc.

Voyez nos Vaisselles et Verreries.

LARUE & PICARD,

La Cie. Marks, Clavet, Dobie,

[LIMITEE.]

EDMONTON, ALTA.

Pour les prochains 30 jours nous avons l'intention de vendre notre magnifique assortiment d'Epicerie au

Prix Coutant.

Nous profitons de la même occasion pour annoncer au public notre intention de confier nos opérations commerciales au commerce de Ferronnerie, Quincaillerie, avec l'addition d'une boutique de Ferblanterie, au printemps.

Une visite est sollicitée.

Cie. MARKS, CLAVET, DOBIE Limitée.

Première Porte à l'Est du Magasin Blowey.

BLACKSTONE CIGAR FACTORY,

1,200, St. Laurent, Montréal.

Propriétaire des Célèbres Cigares "Blackstone," "Melrose,"

"La Manola" et "Little Fox."

LES MEILLEURS SUR LE MARCHE.

Sur tous les trains; dans tous les Hotels de première classe de Vancouver à Halifax.

McINTOSH & WHITELAW

LE NOUVEAU MAGASIN DE MEUBLES.

Quoi de plus attrayant qu'une demeure bien meublée. Nous avons tout ce qu'il faut pour rendre votre maison attrayante.

MEUBLES:

Chaises confortables pour Etudiants de \$8.00 et plus. Chaises Longues. Canapés, Divans. Sets de Salons.

Berceuses de Fantaisie. Berceuses en chêne vernis. Berceuses en "Rattan" et Communes.

Stores pour chassie, (voir notre Chassis de l'Ouest) Votre choix en Six Couleurs, de 40c et plus, Baguettes pour Rideaux.

Cadres pour Gravures, Ebénisterie, et ouvrage sur commande une spécialité.

Agents pour la célèbre Machine à Condre New Williams.

Ecompte Spécial aux Institutions Religieuses.

Vis-à-vis l'entrepôt Massey Harris.

Rue Principale, EDMONTON.

GARIEPY & CHENIER

MAGASIN GENERAL.

Vente à grande réduction d'ici au 1er Novembre avant d'entrer dans notre nouveau magasin.

Une visite est sollicitée avant d'acheter ailleurs,

GARIEPY & CHENIER

JULES CHAVE,

FORGERON

St. Albert, Alberta.

A toujours en main un assortiment complet d'Instruments Agricoles, Lious, Moissonneuses, Charrues, Herces à rouleaux, (disc-harrows) Herces à dents, Semeuses, Drilles, Fiolelle d'engravage, (binder twine,) Bob-sleighs, Wagons, Buggies, etc. Spécialité: Réparations de Machines.

Charrues, John Deere.

LES RAYONS DE NOVEMBRE.

Des grands nuages gris estompent l'horizon ;
L'soleil jette à peine un regard à la terre ;
Les feuilles et les fleurs roulent sur le gazon,
Et le torrent gonflé gonfle comme un tonnerre.

Adieu le soir serein ! adieu le matin clair !
Adieu le frais ombrage ! adieu les folles courses !
Adieu les voix d'oiseaux qui se croisent dans
l'air !
Adieu le gazouillis des buissons et des sources !

Plus de gais moissonneurs attroupés dans les
blés !
Plus d'amoureux rêveurs assis sous les tonnelles !
Plus de concerts la nuit sur les flots étoilés !
Dans les prés et les bois plus de parfums, plus
d'aïeux !

Mais parfois le soleil déchirant les brouillards,
Verse des lueurs d'or dans les flots et les chau-
ssées
Et nous croyons ouïr les oiseaux babillards,
Nous respirons partout de sauvages aromes.

L'arbre nu nous paraît se rhabiller de vert ;
Le vent attifé joue avec ses rameaux souples ;
Et dans le creux du val, de feuilles recouvert,
Il nous semble encore voir errer de joyeux cou-
ples.

Ainsi que la saison des fleurs et des amours,
Se sont évanouies mes rêves de jeunesse,
Un nuage a passé tout à coup sur mes jours,
Dérobant un soleil qui me versait d'ivresse.

Cependant quelquefois à travers mon ciel noir,
Un reflet radieux glisse à mon front morose ;
Alors dans le passé lumineux je crois voir
De mes bonheurs enfuis flotter l'image rose.

Et puis devant mes yeux rayonne l'avenir ;
L'espérance renaît dans mon âme ravie ;
Et le rayon qui brille un instant sur ma vie,
C'est celui que le cœur nomme le souvenir.

W. CHAPMAN.

Ottawa, novembre 1898.

NOTES LOCALES.

A. E. Hogue de la Cie minière
Drolet est parti pour l'Est la semaine
dernière.

Il y aura un bazar au profit de l'E-
glise de South Edmonton les 21 et 22
Décembre courant. Succès.

Du 5 Octobre au 15 Novembre 1898
il s'est pris au Lac Ste Anne 13,225
poissons blancs, brochets, etc.

Mde E. St Jean est partie pour un
voyage de trois mois à Montréal et à
New York où elle va visiter sa famille.

C. F. Strang, ci-devant de Ross
Bros est entré en société avec J. A.
Stovel. Les affaires se font sous la
raison sociale de Stovel & Strang.

M. J. O. Guy qui nous est arrivé le
printemps dernier pour faire de l'éle-
vage, est parti pour l'Est mardi ma-
tin. Il sera de retour au printemps.

M. A. C. Talbot arpenteur de la
Puissance et attaché au Département
de l'Intérieur est venu en cette ville
lundi soir. Il est reparti pour We-
stminster jeudi matin. Il repartira
pour l'Est la semaine prochaine.

Samedi dernier la Cie Electrique
d'Edmonton a joué aux citoyens de
notre ville le mauvais tour de les plon-
ger dans l'obscurité. Les marchands
de pétrole ont fait des affaires d'or.
Les lampes incandescentes sont plus
brillantes que jamais maintenant.

Pour l'adoption d'un règlement
municipal pourquoi n'exige-t-on pas la
majorité en valeur au lieu de la ma-
jorité en nombre. Les propriétaires
sont les principaux intéressés et ils
consentent à payer les taxes néces-
saires, qu'y peut-on trouver à redire.

Un règlement sera prochainement
soumis aux contribuables de la ville
pour décider de l'opportunité de don-
ner une exemption de taxes pour 20
ans et un bonus en argent de \$200 à
MM. Dowling et Ottewill qui ven-
tent construire un élevateur et un
moulin à farine.

Le règlement pour décider du site
du marché a été rejeté par les pro-
priétaires. Le vote a été 85 pour le
règlement 51 contre, comme il fallait
l'assentiment des deux tiers des votes
donnés pour que le règlement fut mis
en force, il s'en suit que le site Jelliff
n'a pas été approuvé par les proprié-
taires.

L'incorporation de South Edmon-
ton sous le nom de Strathcona ren-
contre beaucoup d'opposition attendu
que les limites fixées sont absolument
hors de toute proportion avec les be-
soins des citoyens. Nous espérons
que la Législature y regardera deux
fois avant de sanctionner une telle
demande d'incorporation.

ST. ALBERT.

Mme Z. Lapiere est très sérieuse-
ment malade. Elle est sous les soins
des Drs Desloges et Roy.

Le Rev Père Lestane nous annon-
ce dimanche le 4 courant que le Rev
Père Méier, supérieur de St Albert,
devait arriver ici dans le courant de
la semaine et Sa Grandeur Mgr Le-
gal ne devait probablement arriver
qu'à la fin du mois.

Une assemblée a été tenue par les
résidents de St Albert le 28 du mois
dernier dans le but de discuter si ils
devaient ou non consentir à laisser
incorporer le village d'après l'avis
reçu de Régina.

A peu près trente personnes étaient
présentes. L'assemblée choisit à l'un-
animité M. H. W. McKenny comme
Président et A. E. Hébert comme Sé-
crétaire. M. le président fit lecture
de l'avis envoyé par le Lieutenant-

Gouverneur ainsi que les sections de
l'ordonnance qui traitent de l'incorpo-
ration des villages. M. Hébert secré-
taire fut prié de traduire en français
afin que tous les intéressés présents
fussent entièrement au courant de la
question.

M. McKenny expliqua d'une ma-
nière claire et précise les avantages et
les désavantages de l'incorporation
du village et comme l'assemblée sem-
blait satisfaite de ces explications. M.
Brosseau proposa secondé par M. Ga-
gnon que les résidents du village,
ne voyant nullement la nécessité d'être
incorporés à présent, fissent une péti-
tion au Lieutenant-Gouverneur le pri-
ant de ne point incorporer le village.
Ce qui fut adopté à l'unanimité.

M. le secrétaire prépara la pétition
qui fut signée par 29 résidents. Ce
qui représente à peu près le nombre
des voteurs du village à l'exception
de trois ou quatre.

Il fut alors proposé par M. J. Chave
secondé par L. Levasseur que la pré-
sente résolution ainsi que la pétition
soient envoyées au Lieutenant-Gou-
verneur, et l'assemblée se dispersa sa-
tisfaite de résultats.

LE FONCTIONNARISME.

Nous signalons plus bas à l'atten-
tion de nos législateurs un petit bout
de discours prononcé à la chambre
des députés en France, au sujet de la
plaie, ou de cette maladie d'une partie
de notre jeunesse qui la porte à
tenir ses regards tournés vers les bu-
reaux officiels comme vers une Provi-
dence de qui ils attendent l'avenir.

Le député français disait donc :
"Nous sommes arrivés à une époque
bien curieuse de notre histoire. Nous
avons en France—je ne crois pas me
tromper en affirmant—plus de 700,000
fonctionnaires. Le fonctionna-
risme est devenu une plaie de ce pays.

Sauf les chiffres, on croirait enten-
dre une parole dite exprès pour le
Canada. Toute proportion gardée,
nous avons une armée de fonctionnai-
res civils pour le service général de la
Confédération, plus considérable que
l'Angleterre et la France, et nous
avons en plus pour les services particu-
liers de chaque province autant de
petites armées qui grugent le budget.
Si nous ajoutons à ce nombre des cen-
taines d'aspirants-employés publi-
cité dont les noms se trouvent mentionnés
dans la liste de la commission du ser-
vice civil, on aura raison de dire que
le fonctionnarisme est aussi une plaie
pour notre pays. Mais, continuons à
citer les paroles du député français
en les appliquant à notre situation ;
le lecteur, en faisant les comparaisons
nécessaires, en goûtera mieux la vé-
rité.

"Je fais appel à chacun d'entre
vous. Je mets en fait qu'il n'y a pas
un député qui ne soit sans cesse en
butte aux demandes de braves garçons
qui leur service militaire terminé,
viennent le trouver pour lui deman-
der "une place"—c'est l'expression
consacrée,—un emploi. On veut être
serviteur de l'Etat ; on se contentera
de peu, d'un traitement minime, d'un
salaire modeste, parce qu'on aura en
vue une petite pension, puis on se
laissera mener, on n'aura plus à s'oc-
cuper de l'existence."

"Ce besoin du fonctionnarisme est
un mal dangereux. Il porte atteinte
à l'initiative privée, il entrave la pro-
ductivité nationale, c'est une menace
pour l'avenir ; car, en somme, la ri-
chesse d'un pays se mesure à la puis-
sance de sa production."

"D'autre part, en rendant, soit aux
régions, soit aux départements organi-
sés et répartis sous une autre forme
une latitude plus grande, une liberté
plus complète, en leur accordant la
faculté de régler eux-mêmes un plus
grand nombre de leurs affaires, en
leur laissant, en un mot, une plus
grande part de liberté, vous donnerez
à ces régions une initiative privée
qu'elles n'ont pas. Actuellement, on
a tellement l'habitude de la tutelle de
l'Etat que vous ne voyez pas une com-
mune, un département, une associa-
tion quelconque prendre l'initiative de
créer quoique ce soit même un chemin
de fer d'intérêt local, sans s'adresser à
l'Etat.

"C'est toujours l'Etat, le père du
pays, le père de chacun, l'Etat socia-
liste, auquel on fait appel en tout or-
dre de choses."

Nous le répétons, c'est absolument
comme cela que les choses se passent
en Canada.

MARCHE.

Edmonton Blé,	47c
" Sud,	49c
" Avoine,	20, 23c
" Sud Avoine,	25c
Beurre, la lb.,	25c
Œufs, la douz.	30c
Foin, la tonne,	\$5.00
Cochons vivants,	4c
Cochons, dressés, la lb.,	5 1/2c
Poulets,	8 à 10c
Dindes,	12 1/2
Canards,	10c

ALMANACHA-1899

Nos remerciements à MM. J. B. Rol-
land & Fils, de Montréal, pour l'envoi
de leurs trois publications pour 1899.

1e L'Almanach Agricole, Commer-
cial et Historique, 33e édition a sur
ses précédents l'avantage d'une aug-
mentation de seize pages, lui permet-
tant de joindre à ses renseignements
accoutumés, ceux de l'administration
des divers départements de la Provin-
ce de Québec, l'histoire du Monu-
ment de Champlain.

2e L'Almanach des Familles, 32e
édition se distingue encore par son
abondance de conseils, recettes d'éco-
nomie, légendes, etc. Entre autres,
celle d'un revenant racontée à M. Ph.
A. de Gaspé, par le père Romain
Chouinard, sans être nouvelle provo-
que souvent le sourire par sa grande
naïveté.

3e Le Calendrier de la puissance
du Canada, la feuille la plus complète
de ce genre, et l'ornement mural de
chaque foyer catholique, vient aussi
de paraître pour 1899.

Ces trois publications se vendent
chez tous les principaux marchands
au prix de cinq centins chacune.

AGRICULTURE.

LE SEL.

Le sel, mélangé dans des propor-
tions convenables, rend les aliments
plus savoureux et en facilite la diges-
tion.

Le sel fort recherché par tous les
animaux, fortifie le tempérament, et,
par son usage, on obtient les résultats
suivants :

- 1o. Les vaches laitières donnent
une quantité de lait plus considérable.
- 2o. Elles sont moins exposées aux
maladies de langueur ;
- 3o. Elles donnent des veaux plus
forts et plus vigoureux ;
- 4o. Les taureaux sont plus vigou-
reux et plus ardents ;
- 5o. La force des bœufs de travail
est augmentée ;
6. L'engraissement est plus rapide,
la viande est meilleure et la graisse a
plus de fermeté ;
- 7o. Les porcs s'engraissent mieux
et plus promptement, le lard est plus
ferme et la viande plus savoureuse ;
- 8o. Les poulaillers comme les veaux
s'élevaient mieux quand on sale un peu
leurs aliments ;
- 9o. Enfin, les oiseaux de basse-cour
seux des colombiers etc., s'engraissent
mieux, leur viande est plus sa-
voureuse, et les femelles pondent d'a-
vantage. Il est certain que si l'usage
du sel était plus répandu, on verrait
diminuer et même disparaître beau-
coup de maladies graves.

La quantité de sel à donner varie
selon les circonstances, si l'on désire
stimuler l'appétit et faciliter la diges-
tion, il suffira de donner à chaque
bête à corne ou cheval, une petite poi-
gnée de gros sel toutes les vingt-qua-
tre heures.

Que tous les cultivateurs et les pe-
tits propriétaires, d'animaux se péné-
trent des nombreux avantages qu'ils
peuvent obtenir de l'emploi du sel
pour la santé de leur bétail et des pro-
fite qu'ils en retirent. Qu'ils n'ou-
blient pas que le sel conserve et boni-
fie les fourrages, augmente la quanti-
té des fumiers, et alors ils ne recule-
ront pas devant une dépense insigni-
fiante qui leur donnera les plus beaux
résultats, en suivant cet avis avec per-
sévération.

EGLISE ST. JOACHIM. Offices

Religieux du Dimanche.
1ère messe à 8h a.m.
Messe chantée, à 10h a.m. Vêpres
Instructions et Bénédiction du Saint
Sacrament, à 7h p.m.
L'Instruction se fait alternativement
en français et en anglais.
Eglise St. Antoine de Padoue, Ed-
monton-Sud.
Messe chantée à 10h, a.m., tous
les premiers dimanches du mois.

PENSIONNAT DE L'IMMACULEE

CEPTION, EDMONTON.
Cette institution pour l'éducation des jeunes
filles est sous la direction des Sœurs "Fidèles
Compagnes de Jésus."
Le Cours d'étude embrasse l'Anglais et le
Français. Tous les arts d'agrément sont ensei-
gnés.
Termes très-raisonnables.
Pour toutes demandes s'adresser à la
REVUE MERE SUPERIEURE.

Charbon.

Four Charbon de la Clover Bar, à \$2.00 la
tonne livrée, s'adresser à G. H. L. Bos-
sange, Libraire, Edmonton.

Gharbon

Four Charbon de Morinville \$1.00 la tonne à
la mine.
EDWIGNE CHEVIGNY
Propriétaire, Morinville

SOUSSIONS

Des soumissions seront reçues jusqu'à midi le
neuf Décembre prochain (1898) pour l'érection
d'une maison d'école (franc) dans le district
d'école Catholique Publique No 47.
Les plans et spécifications peuvent être vues
les 2 et 3 Décembre à la résidence de
D. BARD
Secrétaire-Trésorier.
Bureau de Poste, St. Albert.

COMPAGNIE

DE LA

BAIE D'HUDSON,

(INCORPORÉE 1675)

Peut fournir aux Mineurs en
route pour champs d'or Cana-
diens l'outillage et les provi-
sions nécessaires.

Nous avons l'assortiment le
plus complet. Nos listes de
prix envoyées sur demande.

Attention Spéciale donnée
aux emballages pour le Nord,
au transport de marchandises ;
aussi à notre commerce local.

Assortiment complet et géné-
ral

Marchandises Sèches,

Fourrures à la mode,

Chaussures Comfortables,

Epiceries de choix.

Première qualité,

Prix Raisonables,

Livraison rapide,

Attention Polie.

Plein retour pour votre ar-
gent.

On trouve tout cela aux ma-

gasins de la

BAIE D'HUDSON.



LE NORD-OUEST CANADIEN.

TARIF DE PASSAGE DE COLONS ALLENT
L'OUEST.

De Mont éel aux endroits suivants

Winnipeg.....	\$ 22 00
Portage la Prairie.....	23 25
Brandon.....	24 40
Oak Lake.....	25 10
Regina.....	26 90
Medicine Hat.....	35 00
Calgary.....	39 45
Prince Albert.....	33 85
Edmonton.....	43 30
Emerson.....	23 70
Fannystelle.....	23 10
Morris.....	23 20
Niverville.....	22 90
Qu'Appelle.....	23 25
Treherne.....	23 95
Deloraine.....	26 40

TARIF D'EFFETS DE COLONS.

De Montréal aux endroits suivants
pour un char :

Winnipeg.....	70 00
Portage la Prairie.....	74 00
Brandon.....	78 00
Oak Lake.....	80 00
Regina.....	90 00
Medicine Hat.....	104 00
Calgary.....	114 00
Prince Albert.....	102 00
Edmonton.....	123 00
Emerson.....	75 00
Morris.....	74 00
Qu'Appelle.....	88 00
Deloraine.....	82 00

NOTE.—Au tarif des endroits ci-
dessus mentionnés, pour la section de
Québec à St. Vincent de Paul, pour
un char de fret, il faut ajouter dix
piastres.

MAGNIFIQUE FERME A VEN

DRE, 330 acres, située sur le
Lac des Œufs, à six milles de Morin-
ville. S'adresser à
G. H. L. BOSSANGE,
Libraire, Edmonton.

A LOUER.—Boutiques dans la Bâtisse Gariepy
et magasin occupé par MM. Gariepy &
Chénier à partir du 1er Novembre prochain.
S'adresser à
J. H. GARIEPY.

AVIS

Nous demandons des agents, pour
augmenter la circulation de L'Ouest
CANADIEN, dans les Etats-Unis et dans
la Province de Québec. Une commis-
sion libérale sera payée.
L'ADMINISTRATION.

CHAMBLE-MEUBLE A LOUER. S'adres-
ser à Mlle Voyer Cie de la Baie d'Hudson.

E. Brosseau

ST. ALBERT.

Magasin Général,

GROS ET DETAIL

Epiceries,

Grains,

Provisions,

Marchandises Sèches,

Hardes Faites,

Fourrures,

Chaussures,

Vaisselle.

Etc.. Etc.

Compagnie de Trans- port d'Edmonton.

Edmonton Alberta.

Ecurie de Louage,

Charroirage Local.

Toutes marchandises consignées
notre soin recevra notre diligente
attention.

M. McCauley.

Boite, B. P. 194 Téléphone, 39.

TEINTURERIE D'EDMONTON

F. MAYERHOFER, Propriétaire

Près des Ateliers de la Cie Electrique.

Toute commande promptement exécutée
ouvrage supérieur garanti.

Stokes & Cie.

MARCHANDS

Des meilleurs Cigars Importés et De-
mestiques, Cigarettes Anglaises et
Egyptiennes, Pipes et articles de Ta-
bache.

Spécialité : Réparations de Pipes.

JEUX DE QUILLES

(Bowling Alley.)

Porte voisine de l'Hotel Queen's,
Edmonton.

Desire Rivest

BARBIER-COIFFEUR,

Salon—2ième Porte à l'Ouest de
C. Gallagher.

EDMONTON. Alberta.

P. Wagner,

TAILLEUR FASHIONABLE.

Satisfaction garantie.

Ouvrage de qualité supérieure.

EDMONTON.

John F. Forbes,

Comptable.

ourtier en Douane et en Im-
meubles:

Contrôle les annonces de l'Hotel

Jasper.

Bureau en haut du Bureau de Poste
Edmonton.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Avez-vous une idée ? Si oui, protégez-la
par une bonne patente afin d'en retirer tout
le profit possible. Demandez notre "Guide
des Inventeurs", contenant toutes les in-
formations nécessaires, relativement aux pa-
tentés et les lois canadiennes. Ces in-
formations gratuites sont les vôtres. Elles vous
permettent de savoir si votre invention est
nouvelle et si elle mérite une patente. Elles vous
expliquent les démarches à suivre pour obtenir
une patente et les frais à payer. Elles vous
indiquent les noms des agents des brevets et les
autres solliciteurs n'ont pu obtenir, ainsi que
des patentes de pays étrangers. Chaque pa-
tente obtenue par notre système est immédia-
tément inscrite dans le "Livre des Brevets"
à nos frais dans plus de 50 pays.
MARION & MARION, Brevetiers, 101
rue St-Jacques, Montréal. Nous sommes les
seuls ingénieurs brevetés d'obtenir des
patentes de brevets de brevets. Demandez
ce journal.

LE MODELE

I

—Dites-moi, est-ce que je trouverai de beaux sites par ici ?
L'auvergiste, à qui cette question était adressée, répondit :
—Mon Dieu ! monsieur, ce pays n'est pas plus laid qu'un autre ; il a ses charmes, possède de jolis points de vue...
—Vous avez quelquefois des peintures ?
—Oui, monsieur, il y a une dizaine d'années, il en est venu quatre de Paris. Une autre fois, un encadre. Alors, vous êtes artiste aussi ?
André Bessier sourit.
—Mais oui.
—Et comme ça, vous faites des portraits ?
—Des paysages surtout.
—Il y en a de bien, mais il me semble que ça ne vaut pas des portraits ; ça ne doit pas être aussi difficile !
Le jeune homme, ayant pris congé de son hôte, monta à sa chambre.

Il était arrivé le matin même dans ce village perdu au fond d'un vallon et dont les petites maisons massées en rond dans la combe semblaient de loin des œufs blancs dans un nid.
Au hasard, par caprice d'artiste, il avait débarqué à la gare proche, une gare petite et solitaire, et, après s'être fait conduire en voiture dans les environs, avait fixé son choix sur Chalmessin ; descendu à l'unique auberge du lieu, il venait d'y prendre son premier repas, et maintenant il se préparait à sortir, à gagner les coteaux.

Le paysage lui avait plu par sa mélancolie, sa tristesse douce. Il manquait pourtant de grandeur et de majesté. Les arbres y restaient chétifs sous le ciel pâle. Des haies séparées les champs pauvres. Des roches au sommet des coteaux formaient, de trois côtés, un ruban grisâtre qui dominait le village et semblait l'isoler du reste du monde.

II

André, qui travaillait depuis plusieurs heures déjà, entendit soudain un léger bruit produit par un craquement de branches ébranlées.
Il tourna la tête et vit près d'une haie voisine une jeune personne qui l'examinait curieusement et qui essaya aussitôt de se cacher.
Comme on entendait au loin des aboiements, le peintre pensa que ce devait être une bergère.

Justement, pour quelques-unes de ses toiles, il souhaitait un modèle. Cette paysanne pourrait peut-être lui être utile. Il résolut de l'interroger.
Il se leva, se dirigea vers la haie. Il ne s'était pas trompé. C'était bien une bergère. Derrière elle, dans le champ enclos de buissons, un troupeau de moutons paissait.
Quand la jeune fille vit le peintre s'avancer vers elle, elle rougit.
Elle était jolie sous son pauvre costume de cotonnade grise. Son visage maigriot, déliant, ressemblait comme une étrange tristesse. Les yeux, d'un vert singulier, avaient par instants une profondeur d'eau dormante et par d'autres des phosphorescences.

André la salua poliment. Elle répondit à son salut, troublée davantage encore. Puis il lui parla.
Il fit ainsi connaissance. Le peintre apprit que la petite bergère se nommait Marie et qu'elle avait dix-huit ans bientôt. Elle était orpheline et demeurait chez son oncle, à la ferme du Val, un peu à l'écart de Chalmessin.
André lui proposa de faire son portrait, parmi le paysage, sur sa toile ; elle accepta, alla se placer à l'endroit que le peintre lui indiquait, au milieu de son troupeau.

Ce soir-là, André traça une ébauche superbe, où, sur le fond rougeâtre du ciel, la petite bergère, ses moutons et ses agnelles s'enlevaient en chaudes couleurs.
Mais lorsque la jeune femme vint récompenser Marie par une pièce d'argent, elle déclara qu'elle n'acceptait rien de la sorte ; elle s'était installée, et quand il la pria de se placer, elle obéissait aussitôt.
Elle ne parlait guère, mais dans ses prunelles étranges des lueurs brillantes. Lorsque André ne la regardait pas, les yeux de la bergère se fixaient sur lui. Alors la mélancolie de son visage un moment s'adoucit, s'atténua, faisait place à une expression de très grand bonheur. Seulement au moindre geste du peintre, elle détournait ses yeux...

III

Souvent encore, Marie figura dans les paysages du jeune peintre.
Elle dirigeait toujours son troupeau du côté où il s'installait, et quand il la pria de se placer, elle obéissait aussitôt.
Elle ne parlait guère, mais dans ses prunelles étranges des lueurs brillantes. Lorsque André ne la regardait pas, les yeux de la bergère se fixaient sur lui. Alors la mélancolie de son visage un moment s'adoucit, s'atténua, faisait place à une expression de très grand bonheur. Seulement au moindre geste du peintre, elle détournait ses yeux...

André avait bien remarqué la singularité des allures de la jeune paysanne, mais il n'en devinait pas la cause exacte ; il l'attribuait à la sauvagerie native.
Des jours et des jours passèrent. L'automne arrivait. Les feuilles jaunies, rougies, éblouissaient de larges taches les ramures des arbres. Sous le vent, elles fuyaient par vols épars de papillons d'or.
Avec la tristesse de la nature, la nostalgie de Paris vint au jeune maître. Les hirondelles avaient fui ; le ciel restait pâle durant la journée entière. Matin et soir des brumes grises flottaient, se traînaient sur la terre dénudée.

André songea qu'il était temps de partir. Il était content de son séjour à Chalmessin. Il en emporterait de bonnes études, des croquis dont il comptait se servir.
Les derniers jours s'étaient égarés en un coin perdu, promontoir rocailleux au-dessus duquel se dressait une croix et qu'on appelait dans le pays, justement à cause de sa solitude et de sa détresse, le Calvaire. André pensa qu'en faisant "poser" la petite bergère il aurait un croquis remarquable, dont il pourrait tirer un tableau saisissant.

Il résolut de demander à Marie de lui servir une dernière fois de modèle. Elle ne s'y refuserait certainement pas.
—C'est vrai que vous quittez le pays, monsieur.
—Mais oui, ma petite Marie. Mes malles sont déjà faites. Je vais regagner Paris. Et je veux auparavant vous demander un dernier service.
—A votre disposition...
—Ce serait de poser au Calvaire, là-haut.
—Alors, je vais rentrer mon troupeau.
—Oui... Vous serez bien aimable... Mais votre oncle ne dira-t-il rien ?
—Mon oncle me laisse la liberté d'aller à ma guise, pourvu que ses moutons soient bien gardés.
—Vous êtes bien gentille, Marie !
—Oh ! vous prétendez cela, mais quand vous serez parti, pour ne songer guère à moi !

Cette phrase fut jetée avec un ton de voix si singulier que machinalement, le peintre regarda la bergère. Elle était toute pâle. La flamme de ses yeux s'avivait encore dans l'encadrement sombre que leur faisaient de larges cernures. Ses lèvres tremblaient.
—Eh bien ! vous vous trompez, Marie, dit le peintre. Je ne serai pas un ingrat. Vous le verrez. Et puisque vous ne voulez pas accepter d'argent, vous ne m'empêcherez point de vous envoyer un petit cadeau.
—Je ne demande rien, murmura la jeune fille, devenue farouche soudain.
D'un geste de son bras grêle, elle faisait un commandement à son chien. Il obéit, courut aux moutons, les amena. Puis elle partit vers la ferme de son oncle. Quand elle fut de retour, elle monta sur le promontoir qui se dressait en face du peintre, morne sous le ciel blême d'octobre.

—Voici ce que je voudrais : que vous restiez agenouillée sur le premier degré du Calvaire, les mains tendues là-haut, vers l'horizon.
Doucement, André lui faisait prendre la pose désirée, soulevant un peu ses bras, inclinant sa tête. Et quand il la touchait, il sentait que sa peau était brûlante. Il lui sembla même que son corps frémissait.
—Seriez-vous souffrante, Marie ? interrogea-t-il.
Mais elle se défendait :
—Non ! non ! un peu de fièvre seulement. J'y suis sujette. Cela n'a rien de grave. Il ne faut pas vous en préoccuper.
—D'ailleurs, dit André, ce ne sera pas long ; j'aurai vite fait l'esquisse. Déjà il travaillait en hâte, désireux de faire sa pose, voyant à l'ébauche du tableau futur.

Des instants ils restèrent silencieux. —Lui, devant sa toile ; elle, immobile sous le ciel pâle, passivement obéissante.
Soudain, tout en continuant son travail, le peintre dit :
—Maintenant, Marie, il faudrait donner à votre visage une expression de souffrance.
Et comme elle tournait un peu la tête, ne paraissant pas bien comprendre, il ajouta :
—Supposez, par exemple, qu'une personne que vous aimez, parte au loin, là-bas, et songez que vous ne la reverrez plus !
Il souriait légèrement en prononçant cette phrase. Et il regarda ensuite la jeune fille. Et il fut frappé de l'expression de souffrance qu'accusait soudain ce visage très blanc, où les yeux semblaient encore s'agrandir d'angoisse, où les pauvrières battaient, et les lèvres se serraient comme pour arrêter un sanglot montant.

Rapidement, en quelques touches, l'artiste fixa cette détresse d'âme, trempée d'aise devant une telle sincérité d'émotion, surpris et ravi en face d'un pareil modèle.
Mais voici que soudain, comme

acte ; il l'attribuait à la sauvagerie native.
Des jours et des jours passèrent. L'automne arrivait. Les feuilles jaunies, rougies, éblouissaient de larges taches les ramures des arbres. Sous le vent, elles fuyaient par vols épars de papillons d'or.
Avec la tristesse de la nature, la nostalgie de Paris vint au jeune maître. Les hirondelles avaient fui ; le ciel restait pâle durant la journée entière. Matin et soir des brumes grises flottaient, se traînaient sur la terre dénudée.

André songea qu'il était temps de partir. Il était content de son séjour à Chalmessin. Il en emporterait de bonnes études, des croquis dont il comptait se servir.
Les derniers jours s'étaient égarés en un coin perdu, promontoir rocailleux au-dessus duquel se dressait une croix et qu'on appelait dans le pays, justement à cause de sa solitude et de sa détresse, le Calvaire. André pensa qu'en faisant "poser" la petite bergère il aurait un croquis remarquable, dont il pourrait tirer un tableau saisissant.

Il résolut de demander à Marie de lui servir une dernière fois de modèle. Elle ne s'y refuserait certainement pas.
—C'est vrai que vous quittez le pays, monsieur.
—Mais oui, ma petite Marie. Mes malles sont déjà faites. Je vais regagner Paris. Et je veux auparavant vous demander un dernier service.
—A votre disposition...
—Ce serait de poser au Calvaire, là-haut.
—Alors, je vais rentrer mon troupeau.
—Oui... Vous serez bien aimable... Mais votre oncle ne dira-t-il rien ?
—Mon oncle me laisse la liberté d'aller à ma guise, pourvu que ses moutons soient bien gardés.
—Vous êtes bien gentille, Marie !
—Oh ! vous prétendez cela, mais quand vous serez parti, pour ne songer guère à moi !

Cette phrase fut jetée avec un ton de voix si singulier que machinalement, le peintre regarda la bergère. Elle était toute pâle. La flamme de ses yeux s'avivait encore dans l'encadrement sombre que leur faisaient de larges cernures. Ses lèvres tremblaient.
—Eh bien ! vous vous trompez, Marie, dit le peintre. Je ne serai pas un ingrat. Vous le verrez. Et puisque vous ne voulez pas accepter d'argent, vous ne m'empêcherez point de vous envoyer un petit cadeau.
—Je ne demande rien, murmura la jeune fille, devenue farouche soudain.
D'un geste de son bras grêle, elle faisait un commandement à son chien. Il obéit, courut aux moutons, les amena. Puis elle partit vers la ferme de son oncle. Quand elle fut de retour, elle monta sur le promontoir qui se dressait en face du peintre, morne sous le ciel blême d'octobre.

—Voici ce que je voudrais : que vous restiez agenouillée sur le premier degré du Calvaire, les mains tendues là-haut, vers l'horizon.
Doucement, André lui faisait prendre la pose désirée, soulevant un peu ses bras, inclinant sa tête. Et quand il la touchait, il sentait que sa peau était brûlante. Il lui sembla même que son corps frémissait.
—Seriez-vous souffrante, Marie ? interrogea-t-il.
Mais elle se défendait :
—Non ! non ! un peu de fièvre seulement. J'y suis sujette. Cela n'a rien de grave. Il ne faut pas vous en préoccuper.
—D'ailleurs, dit André, ce ne sera pas long ; j'aurai vite fait l'esquisse. Déjà il travaillait en hâte, désireux de faire sa pose, voyant à l'ébauche du tableau futur.

Des instants ils restèrent silencieux. —Lui, devant sa toile ; elle, immobile sous le ciel pâle, passivement obéissante.
Soudain, tout en continuant son travail, le peintre dit :
—Maintenant, Marie, il faudrait donner à votre visage une expression de souffrance.
Et comme elle tournait un peu la tête, ne paraissant pas bien comprendre, il ajouta :
—Supposez, par exemple, qu'une personne que vous aimez, parte au loin, là-bas, et songez que vous ne la reverrez plus !
Il souriait légèrement en prononçant cette phrase. Et il regarda ensuite la jeune fille. Et il fut frappé de l'expression de souffrance qu'accusait soudain ce visage très blanc, où les yeux semblaient encore s'agrandir d'angoisse, où les pauvrières battaient, et les lèvres se serraient comme pour arrêter un sanglot montant.

Rapidement, en quelques touches, l'artiste fixa cette détresse d'âme, trempée d'aise devant une telle sincérité d'émotion, surpris et ravi en face d'un pareil modèle.
Mais voici que soudain, comme

acte ; il l'attribuait à la sauvagerie native.
Des jours et des jours passèrent. L'automne arrivait. Les feuilles jaunies, rougies, éblouissaient de larges taches les ramures des arbres. Sous le vent, elles fuyaient par vols épars de papillons d'or.
Avec la tristesse de la nature, la nostalgie de Paris vint au jeune maître. Les hirondelles avaient fui ; le ciel restait pâle durant la journée entière. Matin et soir des brumes grises flottaient, se traînaient sur la terre dénudée.

André songea qu'il était temps de partir. Il était content de son séjour à Chalmessin. Il en emporterait de bonnes études, des croquis dont il comptait se servir.
Les derniers jours s'étaient égarés en un coin perdu, promontoir rocailleux au-dessus duquel se dressait une croix et qu'on appelait dans le pays, justement à cause de sa solitude et de sa détresse, le Calvaire. André pensa qu'en faisant "poser" la petite bergère il aurait un croquis remarquable, dont il pourrait tirer un tableau saisissant.

Il résolut de demander à Marie de lui servir une dernière fois de modèle. Elle ne s'y refuserait certainement pas.
—C'est vrai que vous quittez le pays, monsieur.
—Mais oui, ma petite Marie. Mes malles sont déjà faites. Je vais regagner Paris. Et je veux auparavant vous demander un dernier service.
—A votre disposition...
—Ce serait de poser au Calvaire, là-haut.
—Alors, je vais rentrer mon troupeau.
—Oui... Vous serez bien aimable... Mais votre oncle ne dira-t-il rien ?
—Mon oncle me laisse la liberté d'aller à ma guise, pourvu que ses moutons soient bien gardés.
—Vous êtes bien gentille, Marie !
—Oh ! vous prétendez cela, mais quand vous serez parti, pour ne songer guère à moi !

Cette phrase fut jetée avec un ton de voix si singulier que machinalement, le peintre regarda la bergère. Elle était toute pâle. La flamme de ses yeux s'avivait encore dans l'encadrement sombre que leur faisaient de larges cernures. Ses lèvres tremblaient.
—Eh bien ! vous vous trompez, Marie, dit le peintre. Je ne serai pas un ingrat. Vous le verrez. Et puisque vous ne voulez pas accepter d'argent, vous ne m'empêcherez point de vous envoyer un petit cadeau.
—Je ne demande rien, murmura la jeune fille, devenue farouche soudain.
D'un geste de son bras grêle, elle faisait un commandement à son chien. Il obéit, courut aux moutons, les amena. Puis elle partit vers la ferme de son oncle. Quand elle fut de retour, elle monta sur le promontoir qui se dressait en face du peintre, morne sous le ciel blême d'octobre.

—Voici ce que je voudrais : que vous restiez agenouillée sur le premier degré du Calvaire, les mains tendues là-haut, vers l'horizon.
Doucement, André lui faisait prendre la pose désirée, soulevant un peu ses bras, inclinant sa tête. Et quand il la touchait, il sentait que sa peau était brûlante. Il lui sembla même que son corps frémissait.
—Seriez-vous souffrante, Marie ? interrogea-t-il.
Mais elle se défendait :
—Non ! non ! un peu de fièvre seulement. J'y suis sujette. Cela n'a rien de grave. Il ne faut pas vous en préoccuper.
—D'ailleurs, dit André, ce ne sera pas long ; j'aurai vite fait l'esquisse. Déjà il travaillait en hâte, désireux de faire sa pose, voyant à l'ébauche du tableau futur.

Des instants ils restèrent silencieux. —Lui, devant sa toile ; elle, immobile sous le ciel pâle, passivement obéissante.
Soudain, tout en continuant son travail, le peintre dit :
—Maintenant, Marie, il faudrait donner à votre visage une expression de souffrance.
Et comme elle tournait un peu la tête, ne paraissant pas bien comprendre, il ajouta :
—Supposez, par exemple, qu'une personne que vous aimez, parte au loin, là-bas, et songez que vous ne la reverrez plus !
Il souriait légèrement en prononçant cette phrase. Et il regarda ensuite la jeune fille. Et il fut frappé de l'expression de souffrance qu'accusait soudain ce visage très blanc, où les yeux semblaient encore s'agrandir d'angoisse, où les pauvrières battaient, et les lèvres se serraient comme pour arrêter un sanglot montant.

Rapidement, en quelques touches, l'artiste fixa cette détresse d'âme, trempée d'aise devant une telle sincérité d'émotion, surpris et ravi en face d'un pareil modèle.
Mais voici que soudain, comme

acte ; il l'attribuait à la sauvagerie native.
Des jours et des jours passèrent. L'automne arrivait. Les feuilles jaunies, rougies, éblouissaient de larges taches les ramures des arbres. Sous le vent, elles fuyaient par vols épars de papillons d'or.
Avec la tristesse de la nature, la nostalgie de Paris vint au jeune maître. Les hirondelles avaient fui ; le ciel restait pâle durant la journée entière. Matin et soir des brumes grises flottaient, se traînaient sur la terre dénudée.

André songea qu'il était temps de partir. Il était content de son séjour à Chalmessin. Il en emporterait de bonnes études, des croquis dont il comptait se servir.
Les derniers jours s'étaient égarés en un coin perdu, promontoir rocailleux au-dessus duquel se dressait une croix et qu'on appelait dans le pays, justement à cause de sa solitude et de sa détresse, le Calvaire. André pensa qu'en faisant "poser" la petite bergère il aurait un croquis remarquable, dont il pourrait tirer un tableau saisissant.

Il résolut de demander à Marie de lui servir une dernière fois de modèle. Elle ne s'y refuserait certainement pas.
—C'est vrai que vous quittez le pays, monsieur.
—Mais oui, ma petite Marie. Mes malles sont déjà faites. Je vais regagner Paris. Et je veux auparavant vous demander un dernier service.
—A votre disposition...
—Ce serait de poser au Calvaire, là-haut.
—Alors, je vais rentrer mon troupeau.
—Oui... Vous serez bien aimable... Mais votre oncle ne dira-t-il rien ?
—Mon oncle me laisse la liberté d'aller à ma guise, pourvu que ses moutons soient bien gardés.
—Vous êtes bien gentille, Marie !
—Oh ! vous prétendez cela, mais quand vous serez parti, pour ne songer guère à moi !

Cette phrase fut jetée avec un ton de voix si singulier que machinalement, le peintre regarda la bergère. Elle était toute pâle. La flamme de ses yeux s'avivait encore dans l'encadrement sombre que leur faisaient de larges cernures. Ses lèvres tremblaient.
—Eh bien ! vous vous trompez, Marie, dit le peintre. Je ne serai pas un ingrat. Vous le verrez. Et puisque vous ne voulez pas accepter d'argent, vous ne m'empêcherez point de vous envoyer un petit cadeau.
—Je ne demande rien, murmura la jeune fille, devenue farouche soudain.
D'un geste de son bras grêle, elle faisait un commandement à son chien. Il obéit, courut aux moutons, les amena. Puis elle partit vers la ferme de son oncle. Quand elle fut de retour, elle monta sur le promontoir qui se dressait en face du peintre, morne sous le ciel blême d'octobre.

—Voici ce que je voudrais : que vous restiez agenouillée sur le premier degré du Calvaire, les mains tendues là-haut, vers l'horizon.
Doucement, André lui faisait prendre la pose désirée, soulevant un peu ses bras, inclinant sa tête. Et quand il la touchait, il sentait que sa peau était brûlante. Il lui sembla même que son corps frémissait.
—Seriez-vous souffrante, Marie ? interrogea-t-il.
Mais elle se défendait :
—Non ! non ! un peu de fièvre seulement. J'y suis sujette. Cela n'a rien de grave. Il ne faut pas vous en préoccuper.
—D'ailleurs, dit André, ce ne sera pas long ; j'aurai vite fait l'esquisse. Déjà il travaillait en hâte, désireux de faire sa pose, voyant à l'ébauche du tableau futur.

Des instants ils restèrent silencieux. —Lui, devant sa toile ; elle, immobile sous le ciel pâle, passivement obéissante.
Soudain, tout en continuant son travail, le peintre dit :
—Maintenant, Marie, il faudrait donner à votre visage une expression de souffrance.
Et comme elle tournait un peu la tête, ne paraissant pas bien comprendre, il ajouta :
—Supposez, par exemple, qu'une personne que vous aimez, parte au loin, là-bas, et songez que vous ne la reverrez plus !
Il souriait légèrement en prononçant cette phrase. Et il regarda ensuite la jeune fille. Et il fut frappé de l'expression de souffrance qu'accusait soudain ce visage très blanc, où les yeux semblaient encore s'agrandir d'angoisse, où les pauvrières battaient, et les lèvres se serraient comme pour arrêter un sanglot montant.

Rapidement, en quelques touches, l'artiste fixa cette détresse d'âme, trempée d'aise devant une telle sincérité d'émotion, surpris et ravi en face d'un pareil modèle.
Mais voici que soudain, comme

acte ; il l'attribuait à la sauvagerie native.
Des jours et des jours passèrent. L'automne arrivait. Les feuilles jaunies, rougies, éblouissaient de larges taches les ramures des arbres. Sous le vent, elles fuyaient par vols épars de papillons d'or.
Avec la tristesse de la nature, la nostalgie de Paris vint au jeune maître. Les hirondelles avaient fui ; le ciel restait pâle durant la journée entière. Matin et soir des brumes grises flottaient, se traînaient sur la terre dénudée.

André songea qu'il était temps de partir. Il était content de son séjour à Chalmessin. Il en emporterait de bonnes études, des croquis dont il comptait se servir.
Les derniers jours s'étaient égarés en un coin perdu, promontoir rocailleux au-dessus duquel se dressait une croix et qu'on appelait dans le pays, justement à cause de sa solitude et de sa détresse, le Calvaire. André pensa qu'en faisant "poser" la petite bergère il aurait un croquis remarquable, dont il pourrait tirer un tableau saisissant.

Il résolut de demander à Marie de lui servir une dernière fois de modèle. Elle ne s'y refuserait certainement pas.
—C'est vrai que vous quittez le pays, monsieur.
—Mais oui, ma petite Marie. Mes malles sont déjà faites. Je vais regagner Paris. Et je veux auparavant vous demander un dernier service.
—A votre disposition...
—Ce serait de poser au Calvaire, là-haut.
—Alors, je vais rentrer mon troupeau.
—Oui... Vous serez bien aimable... Mais votre oncle ne dira-t-il rien ?
—Mon oncle me laisse la liberté d'aller à ma guise, pourvu que ses moutons soient bien gardés.
—Vous êtes bien gentille, Marie !
—Oh ! vous prétendez cela, mais quand vous serez parti, pour ne songer guère à moi !

Cette phrase fut jetée avec un ton de voix si singulier que machinalement, le peintre regarda la bergère. Elle était toute pâle. La flamme de ses yeux s'avivait encore dans l'encadrement sombre que leur faisaient de larges cernures. Ses lèvres tremblaient.
—Eh bien ! vous vous trompez, Marie, dit le peintre. Je ne serai pas un ingrat. Vous le verrez. Et puisque vous ne voulez pas accepter d'argent, vous ne m'empêcherez point de vous envoyer un petit cadeau.
—Je ne demande rien, murmura la jeune fille, devenue farouche soudain.
D'un geste de son bras grêle, elle faisait un commandement à son chien. Il obéit, courut aux moutons, les amena. Puis elle partit vers la ferme de son oncle. Quand elle fut de retour, elle monta sur le promontoir qui se dressait en face du peintre, morne sous le ciel blême d'octobre.

—Voici ce que je voudrais : que vous restiez agenouillée sur le premier degré du Calvaire, les mains tendues là-haut, vers l'horizon.
Doucement, André lui faisait prendre la pose désirée, soulevant un peu ses bras, inclinant sa tête. Et quand il la touchait, il sentait que sa peau était brûlante. Il lui sembla même que son corps frémissait.
—Seriez-vous souffrante, Marie ? interrogea-t-il.
Mais elle se défendait :
—Non ! non ! un peu de fièvre seulement. J'y suis sujette. Cela n'a rien de grave. Il ne faut pas vous en préoccuper.
—D'ailleurs, dit André, ce ne sera pas long ; j'aurai vite fait l'esquisse. Déjà il travaillait en hâte, désireux de faire sa pose, voyant à l'ébauche du tableau futur.

ayant fini, il levait la tête et fixait la bergère, il s'aperçut qu'entre ses pauvrières des larmes filtraient et coulaient lentement au long des joues.
Tout ému, il s'approcha, et :
—Qu'avez-vous, Marie ? demanda-t-il.
—Rien, monsieur rien !
—Ai-je donc été maladroit ? ai-je sans le vouloir réveillé une peine dormant en vous ?
Elle s'essuya les yeux, fit signe que non puis, tout de suite, ajouta, pour ne pas laisser deviner son secret :
—Cela m'arrive parfois de pleurer ainsi, comme une sotte, sans savoir pourquoi ; excusez-moi.
Il la remercia de nouveau, lui dit adieu, et il devina qu'elle pleurerait encore.

Egoïste, il songea seulement que c'était là une petite bergère bien sentimentale.

VI

Cette dernière ébauche faite à fut pour André le point de départ de la célébrité. Il en fit un tableau superbe qui lui valut une des premières médailles au Salon de peinture. Chacun fut ému devant le douloureux expression du visage de cette bergère qui, agenouillée, regardait désespérément vers l'horizon, en un dé or de cauchemar. André Bessier avait donné pour titre à son beau tableau.

REVILINDRA-T-IL ?
Il avait envoyé à Marie le petit cadeau promis, une jolie broche en or. Pendant quelques années, emporté par le tourbillon de la vie mondaine et de la gloire naissante, il oublia et le petit pays où il avait trouvé le sujet de son tableau et la bergère qui lui en avait prêté la vie.

Ce ne fut que cinq ans plus tard qu'il revint à Chalmessin.
Tout de suite, il alla à la ferme du Val pour remercier Marie.
Il ne trouva que l'oncle, un vieux paysan courbé, au visage bruni, qui lui dit, lorsqu'il se fut fait connaître :
—Ah ! monsieur, elle est morte, notre pauvre petite !... Morte il y a trois ans aux semelles prochaines... On n'a jamais vu ce qu'elle avait... De la langueur, nous a raconté le médecin... Mais ça ne devait pas faire mourir, ça !... Y avait autre chose, bien sûr, autre chose du côté du cœur... Elle se souvenait de vous aussi !... Elle parlait souvent du monsieur de Paris, l'artiste... Et, tenez ! quand elle a reçu votre cadeau, elle a été plus heureuse que si c'était été une fortune !... Nous n'avons jamais su qui elle aimait. Elle ne se livrait pas, elle ne disait jamais rien... Mais quand elle est morte, aussi vrai que je m'appelle Arsène Massenet, je l'ai entendue, moi, monsieur, prononcer le nom d'André... André, qui c'est !... Nous n'en avons pas de ce nom dans nos connaissances... On ne saura donc jamais le fin mot !

Brusquement, pour ne pas laisser voir son émotion, le peintre salua, prenait congé, se retirait.
Tout le secret douloureux de la petite bergère lui était révélé à présent ! Son succès, il le devait un martyr admirable, à l'amour naïf et sublime de cette humble paysanne ; pauvre fleur des champs trop modeste pour être remarquée !
Et, bien des fois depuis, André Bessier songea à la morte, et ses lèvres murmuraient :
—Pauvre petite Marie !
PAUL ROUGET.

Vin Mariani,
est nourrissant, renforçant, soulageant et rafraîchissant ; il est très agréable et peut être supporté par les estomacs les plus faibles ; il ne produit jamais la constipation, mais au contraire, il aide à la digestion et l'assimilation de la nourriture, enlève la fatigue et améliore l'appétit.

Il renforce l'estomac et donne une action saine et vigoureuse au corps et au cerveau. Il enrichit le sang, repose les nerfs, et donne de l'énergie à tout le système.

Vendu par les Pharmaciens et les Epiciers.
Sole Agent pour le Canada
Lawrence A. Wilson & Co.,
MONTREAL.

John F. Forbes,
Comptable.
Courtier en Douane et en Immeubles.
Contrôle les annonces de l'Hotel Jasper.
Bureau en haut du Bureau de Poste d'Edmonton.

M. HERBERT LAK, Echi-
rurgien-Dentiste. Spéciali-
té : Ouvrage Dentaire, de
qualité supérieure.
Heures de bureau : 9 a.m.
à 5 p.m.
Bâtisse Taylor, Edmonton.

Aceux qui veulent se faire un
chez soi !
Avez-vous jamais considéré :
10. Que le District Agricole d'Ed-
monton est entouré par la zone d'or
qui s'étend du Kootenay, Cariboo et
Cassiar au Klondyke et du Klondyke
à Keewatin.
20. Qu'Edmonton est le jardin de
ces champs d'or et aussi fertiles en ri-
chesses agricoles que régions minières
le sont en minéraux.
30. Que celui qui tirera le plus
grand bénéfice de ces richesses sera le
cultivateur d'Edmonton, qui devra
nourrir ces populations !
Pamphlet descripteur du district et
de ces ressources, et des routes d'Ed-
monton au Klondyke, 50 centins.
N.B.—Les plus belles terres et fer-
mes du district en vente à l'agence

COWIE,
Immeubles—Mines—Assurances
Bâtisse du "Bulletin," Edmonton

Tabac de Quebec
PLANTATION (Coupe)
Pour fumer et Chiquier, 1/2 de livre 10 cts.
TABAC A CHIQUER (Club)
Palette Cinq Cents.
Journaux Quotidiens Français et Anglais de
Montréal, Toronto, Winnipeg, New-York et
Chicago en vente chez
FREDERIC FITZGERALD,
Tabacconiste
Vis-à-vis la Banque-Jacques-Cartier.
EDMONTON ALBERTA.

BONNE NOUVELLE
Pour les
KLONDIKERS !
Vous trouverez chez moi un assorti-
ment complet de
BATEAUX ET CHALOUPES,
de toute sorte ; des Rames, avirons ;
Bateaux faits sur commandes, à des
prix qui défient toute compétition.
R. DUPLISSIS,
Près du Magasin McDougall &
Secord.

SATISFACTIONS A VENDRE.
Tapissez votre maison avec mon papier, ça
sera joli.
Fumez une pipe achetée ici, ça sera délicieux.
Lisez les romans que je vends, ça vous amusera.
Servez-vous de mes livres de comptes, vous
gagneriez de l'argent.
Jouez de la musique sur mes instruments, ça
vous charmera.
Fumez mes Cigars, ça vous fait réfléchir.
Jouez avec mes cartes et vous ne tricherez
pas.
Mettez le bébé dans un de mes tamacs, il ne
vous cassera plus la tête.
Tout ceci peut s'acheter chez
J. H. L. BOSSANGE,
Libraire.

MARSEILLE CANADIE
T. Rochon & Fils,
Successeurs de A. R. Cloutier
Carrelage en Marbre et Mosaïque
Manteaux de Cheminées, Monuments
Tables pour Plombiers et Menuisiers
Réparations de tous genres.
31, Rue Windsor, Montréal

T. FRENETTE
MANUFACTURIER DE
Coffers-Forts
PORTES DE VOUTES.
372 RUE CRAIG 372
MONTREAL.

Ouvrages en fer et réparations faites avec soin
et des prix modérés
Succursale à St. Albert, Alberta.
PHILIPPE FRENETT

CARTES PROFESSIONNELLES.
AVOCATS.

FREDERIC VILLENEUVE, Avocat, Notaire, Bâtisse Gallagher
Edmonton.
M. Villeneuve est aussi avocat au
Barreau de la Province de Québec.

I. S. COWAN, Avocat, Notaire Pu-
blic. Bureau, Bâtisse de la Ban-
que Jacques-Cartier à Edmonton, Al-
berta.

WILLIAM SHORT, Avocat, No-
taire, Etc. Bureau, Bâtisse
Cameron, Edmonton. Capitaine
de particuliers et de Compagnies
à prêter.
Avocat pour The Merchants Bank
of Canada.

BECK & EMERY, Avocats, Notai-
res, Edmonton, Alberta, T. N. O.
Procureurs pour la Banque Impériale
du Canada.
N. D. BECK, C.R. E. C. EMERY,
Avocat de la Couronne.
Argent de particuliers et de Cie.
à prêter.

BOWN & ROBERTSON, Avocats.
Bâtisse du Bulletin, Edmonton,
Alta., T. N. O.
J. C. F. BOWN. HARRY H. ROBERTSON.

H. C. TAYLOR, M.A., LL.B.
Avocat. Notaire, Solliciteur,
Etc. Bureau : Bâtisse de la Banque
Impériale, Edmonton, Alta., T.N.O.

C. DE W. McDONALD, M. A.,
(Cidevant du Barreau de la
Nouvelle Ecosse) 23 ans de pratique,
Avocat, Edmonton, T. N. O. Bureau
en haut du Bureau de Poste. Avocat
qui parle français.

P. L. McNAMARA, Avocat, No-
taire, Bureau : Bâtisse McLeod
Avocat Jasper, Edmonton, T. N. O.
Procureur pour la Banque Jacques
Cartier.

D. R. H. DESLOGES, Médecin-Chirurgien
St. Albert, Alta.

D. R. PHILIPPE ROY, Médecin-Chirurgien.
Consultations de 2-4 p.m., 7-8 p.m. Tele-
phone No. 35.
Bureau, Rue Principale, vis-à-vis l'entrepôt
Massey-Harris.

E. A. BRAITHWAITE, M.D. Bu-
reau à sa résidence, 3e rue, au
sud des nouveaux magasins de la Baie
d'Hudson. Téléphone.